

Sartre engage: une lecture de *Les Mouches* et *Huis-Clos*

An Honors Thesis (HONRS 499)

By

Christopher M. James

Thesis Advisor

Dr. Donald Gilman

Donald Gilman

Ball State University

Muncie, Indiana

6 May 2000

SpColl
Thesis
LD
2489
.Z4
2000
.J36

Table des matières

Abstrait.....	3
Acknowledgements.....	4
Introduction.....	5
<i>Les Mouches</i>	10
<i>Huis-Clos</i>	21
Conclusion.....	38
Bibliographie.....	41

Abstrait

La philosophie existentialiste des écritures de Jean-Paul Sartre a été suffisamment étudiée. Cependant, sa philosophie s'étend aussi à la politique. Selon l'existentialisme de Sartre, l'être existe avant qu'il n'assume l'essence créée par les décisions individuelles. Théoretiquement, ni Dieu ni nature humaine n'exerce une influence sur ses jugements. Il semble que la politique ne soit pas incluse au chemin existentialiste. Pourtant, pendant la Guerre 1939-1945, les circonstances politiques ont fait prendre décisions personnelles pour tout individu. On voit donc un rapport entre la philosophie et la pensée politique, qui est réfléchi dans les pièces. *Les Mouches*, une pièce (1943), et *Huis-Clos* (1944) reflètent ce rapport des idées. Par une analyse des parallèles entre l'encadrement mythologique ou fantastique (respectivement) et le contexte historique de ces pièces, cet essai tentera à expliquer quelques caractéristiques de la philosophie politique de Sartre.

Acknowledgements

I wish to thank my advisor, Dr. Donald Gilman, for aiding me at every step in the process of creating what follows; his tireless and sound advice for improving my French and, thus, my thesis; and his enthusiasm in encouraging me to refine my thesis and to accomplish ambitious endeavors in the future.

Introduction

La philosophie de Jean-Paul Sartre a été amplement étudiée dès la première publication de ses essais philosophiques dans les années trente. Malgré la critique considérable de ses œuvres n'a pas encore donné assez d'attention à sa philosophie politique pendant la Guerre 1939-1945 ainsi que les implications qu'il a faites dans ses pièces *Les Mouches* et *Huis-Clos*. Sartre était à peine un nationaliste, mais une analyse de certains thèmes philosophiques de ces pièces peut mieux illuminer ces implications politiques.

En ce qui concerne l'actualisation humaine, l'action est crucielle au genre du drame et également importante aux pensées de Sartre. Selon Sartre, l'homme existe avant de réaliser son essence, un état qui se voit par des décisions personnelles, et qui ne convient ni à une nature universellement humaine ni par la volonté d'une plus haute autorité soit institutionnelle soit surnaturelle. Sartre n'a pas cru en une nature universellement humaine, mais il a vu une condition universellement humaine, une subjectivité que personne ne peut dépasser car chaque être humain s'efforce à réaliser sa propre identité et authenticité. Néanmoins, la subjectivité est universelle, car chaque être humain fait face à la même situation. Une distinction est donc faite entre la personne qui est pour-soi—ou celle qui accepte la responsabilité absolue de ses actions—et celle qui est en-soi—ou celle qui la rejette. Sartre est clair sur ce point-ci, car cette acceptance ou ce rejet est basé seulement sur ses actions. En fait, si l'on n'agit pas d'une telle façon donnée, comment est-ce qu'on prétend que c'est la bonne chose à faire? De plus, on agit en *mauvaise foi* si l'on ne fait pas la bonne chose dans une situation. En outre, avec

chaque action, on décide ce qui est juste personnellement dans ce cas-là particulier, et, en même temps, ce qui est juste pour toute la race humaine. Donc, avec chaque action, on porte le poids du destin de toute l'humanité, tout ce qui supprime la possibilité de la conduite hédonistique par les sacrifices les bien-être des autres. Sartre croit sans aucun doute, que ce poids de responsabilité mène à beaucoup d'angoisse, et maintient que l'existentialisme est la philosophie la plus optimistique, car il est entièrement à l'individu de faire changer sa situation et celle de l'humanité.

Sartre développe déjà cette philosophie dans ses premiers essais ; pourtant, curieusement, il ne voit pas de connexion entre sa philosophie et l'activité politique. En fait, Francis Jeanson écrit que c'était comme si « he had above all proposed to pursue a strictly personal adventure, to develop his aptitudes, his knowledge, and his concrete experience of reality, *at the expense of any commitment of a political or historical nature* (Sartre dans sa vie, 69). » Mais, dans la deuxième guerre mondiale, après qu'il avait témoigné la « drôle de guerre » et après qu'il avait passé neuf mois dans des prisons allemandes, Sartre a changé. D'après un biographe de Sartre, Catherine Savage-Brosman, « Sartre discovered a different way of seeing the world, essentially one of fraternity, solidarity, and a "unanimous life". The idea of freedom...took on a concrete meaning and moved to the forefront of his thought, along with a notion of commitment (Brosman, 9) ». Il a donc écrit *Les Mouches* et *Huis-Clos* pour envoyer un message clair—pas à cause d'une ferveur nationaliste—mais parce qu'il a vu que ses compatriotes ne se rendaient compte ni de leur liberté ni de leur responsabilité d'agir.

Dans son essai philosophique « L'existentialisme est un humanisme, » Sartre écrit : « If I want to marry, to have children ; even if this marriage depends solely on my

own circumstances or passion or wish, I am involving all humanity in monogamy and not merely myself...First one can judge...that certain choices are based on error and others on truth. If we have defined man's situation as a free choice, with no excuses and no recourse, every man who takes refuge behind the excuse of his passions, every man who sets up a determinism, is a dishonest man » (17-8, 44-5). Ainsi, sa philosophie politique se manifeste dans ses essais philosophiques, mais pas clairement. Sartre montre bien la nécessité d'accepter la responsabilité des actions, qu'on est responsable pour tous les actes qu'on commet, et qu'on peut être jugé si l'action mais il lui restait de mettre en pratique cette éthique. Dans ses pièces écrites pendant l'occupation allemande de France, il adapte ses idées métaphysiques et éthiques à la politique et au propagande.

Plusieurs critiques ont fait des commentaires sur le sens politique du drame de Sartre. Dorothy McCall écrit : « Sartre described as follows the new French plays born during the Occupation : « Our plays are violent and brief, centered around one single event ; there are few players and the story is compressed within a short space of time, sometimes only a few hours. As a result they obey a kind of 'rule of the three unities,' which has only been a little rejuvenated and modified. A single set, a few entrances, a few exits, intense arguments among the characters who defend their individual rights with passion. » [*Huis-Clos*] entirely fits that characterization » (McCall, 125). Elle reconnaît l'importance politique d'*Huis-Clos*, aussi bien que les œuvres des autres écrivains.

De plus, Jean Anouilh a écrit *Antigone* en 1942 où il déclare que l'on ne peut changer sa situation, et que la liberté reste toujours une illusion. Les Allemands ont envahi la France, de même que, dans cette pièce, le roi Creon, qui a saisi le pouvoir de

Thèbes, doit résister à la révolte de sa nièce Antigone qui vont enterrer son frère. Créon demande à Antigone pour qui elle est reçoit comme réponse : « Pour personne. Pour moi » (174). Elle commence à se battre contre les traditions en continuant à se révolter. Selon H.G. McIntyre, Antigone présente un choix à la foule : « We may adopt Créon's position...He accepts the inevitable compromises, unpleasantness, dishonesty, ruthlessness even, of the job precisely because Fate has placed him there the job must be done. [Or] Antigone views life as an intensely individual experience and, in the absence of external absolutes, she turns in upon herself. She dies to be true to this self » (McIntyre, 53-4). La règne de Créon est analogue au gouvernement de Vichy sous l'Occupation. Il est vrai que Sartre et Anouilh ne s'accordent pas toujours sur la philosophie, mais il semble que ce choix ressemble à un choix entre en-soi et pour-soi, deux idées proposées par Sartre.

De même, Jean Giraudoux attaque l'Occupation d'une façon allégorique et philosophique. Dans sa pièce, *La Folle de Chaillot*, il décrit le bouleversement des financiers par des paysans (mené par La Folle). Après que les financiers sont envoyés à un égout pour voir le pétrole précieux, La Folle demande à Irma (une autre paysanne parisienne), la situation de tous ces hommes : «Evaporés, Irma. Ils étaient méchants. Les méchants s'évaporent. Ils disent qu'ils sont éternels, et on le croit, et ils font tout pour l'être. Il n'y a pas plus prudent pour éviter les rhumes et les voitures. Mais pas du tout ! L'orgueil, la cupidité, l'égoïsme les chauffent à un tel degré de rouge que s'ils passent sur un point où la terre recèle la bonté ou la pitié, ils s'évaporent » (179-80). Cette pièce a été écrite en 1945, mais elle décrit les collaborateurs qui se servent de la

France pendant l'Occupation. Clairement, Giraudoux envoie aussi un vrai message : éliminez les collaborateurs, n'importe comment !

Il est évident que les deux pièces de Sartre ne sont pas exceptionnelles dans leurs attaques politiques pendant cette période tumultueuse en France. Pourtant chaque pièce présente une approche différente. Dans *Les Mouches* Sartre décrit l'action et la rébellion, en répondant au besoin de se rendre compte de la responsabilité personnelle. *Huis-Clos* est cependant une réaction au manque de prendre l'action, s'exprimant la douleur et l'angoisse de la séquestration volontaire. Donc, par tous deux, Sartre utilise l'action pour montrer sa philosophie aux Français à la fois où ils en ont besoin le plus, selon lui. Par une analyse de *Les Mouches* et *Huis-Clos*, on verra l'emploi du drame de mettre en pratique une philosophie métaphysique et éthique.

Les Mouches

Les Mouches, qui est basé sur le mythe d'Oreste du drame grec classique, explique, dans une certaine mesure, la pensée nouveau-née politique de Sartre. Il semble que Sartre essaie de convaincre la France Occupée à reconsidérer sa passivité envers l'Allemagne nazi et ses malheurs sur le pays. Selon la mythologie grecque, Oreste rentre à sa ville de naissance, Argos, avec la Pédagogue qui, en effet, l'a levé. Ils sont déguisés. Il trouve que sa mère, Clytemnestre, avait tué son père, Agamemnon, il y a quinze ans. Depuis ce temps-là, elle a épousé de nouveau Egisthe. Oreste trouve aussi que sa sœur, Electre, est une esclave au nouveau roi et sa reine. Le roi Egisthe a convaincu les gens qu'ils sont tous coupables de l'assassinat du ancien roi. Avec l'aide de Jupiter, il essaie de contenir le peuple dans un état de pénitence publique. Après une cérémonie de deuil qui horrifie Oreste et fait frapper d'ostracisme d'Electre (à cause de ses actes rebelles), ils font un complot contre le roi et la reine. Oreste les tue. Ensuite, ils sont suivis et tourmentés par Les Erinnyes, qui sont représentés ici comme les mouches. Après les meurtres et le retour d'Electre à la culpabilité à cause de Jupiter, Oreste part d'Argos en disant au peuple que tout doit commencer de nouveau, une proclamation de la liberté ultime humaine.

En se servant de ce mythe grec par *Les Mouches*, Sartre a donc publié pour la première fois une écriture de telle sorte liée directement aux politiques. La pièce s'est présentée pour la première fois en 1943 à Paris (en recevant de mauvaises critiques que, selon la plupart de savants, était un résultat prévu du gouvernement Vichy et son contrôle). Certes, Sartre ne pouvait pas faire des critiques bruyantes soit contre

l'Allemagne nazi soit contre le gouvernement Vichy. Cependant, son choix de ce mythe comme histoire lui fournit l'intrigue d'exprimer une philosophie politique.

Dans cette pièce dramatique, les personnages représentent allégoriquement les groupes importants vus dans la France Occupée. Egisthe est l'Allemagne, qui avait envahi, et qui gouvernait le pays. Clytemnestre représente les Français qui avaient laissé les Allemands à entrer la France, et qui avaient été subséquemment récompensés de sa loyauté par des postes dans le nouveau gouvernement Vichy. Electre s'est rappelé les meilleurs jours avant qu'Egisthe n'ait pris le trône d'Argos et elle revendiquait que le meurtre de son père soit vengé. Ainsi, elle représente ceux en France qui voulaient que les Allemands soient forcés à quitter la France, mais qui ne savaient pas le faire sans attendre un sauveur. Dans l'esprit d'Electre, ce libérateur serait son frère, Oreste. Le rôle d'Oreste en France Occupée est une représentation claire de ceux qui se combattaient dans la Résistance. Quand Agamemnon a été tué et Egisthe est monté au trône par Clytemnestre (l'envahissement de l'Allemagne de 1940 et la formation du gouvernement Vichy), Oreste a quitté Argos pour sa sûreté (comme les résistants qui sont allés en Angleterre, Afrique, ou Espagne, par exemple). Quand il est retourné, il savait qu'il devait essayer de libérer le peuple de l'occupation (de l'Allemagne, en vérité). Les citoyens d'Argos deviennent donc une représentation du peuple français lui-même sous l'Occupation. Ils suivent le « gouvernement fantoche » d'Egisthe et Clytemnestre sans plainte ou pensée, ainsi que les Français le faisaient, selon Sartre.

Puis, il y a le rôle de Jupiter dans la pièce. Selon la mythologie grecque, il est le dieu le plus puissant, et dans cette pièce, son rôle allégorique représente toutes les formes d'autorité. Aux Français, Jupiter aurait représenté Dieu, l'Eglise Catholique, le

gouvernement, et le devoir moral : n'importe quoi ou n'importe qui essaierait de gouverner ou influencer les actions d'humanité. Finalement, il y a les mouches. Elles représentent la responsabilité individuelle pour les actes personnels qui, dans le cas des Français et des citoyens d'Argos, reflète une sorte de torture parce qu'ils ne peuvent pas avoir une vue juste et réelle de cette responsabilité sans reconnaître d'abord leur liberté.

Certainement, la philosophie de Sartre se trouve dans toutes les pages et dans tous les discours de *Les Mouches*. Pourtant, ses messages politiques clairs sont la question ici. Sartre emploie la plupart de la pièce pour exprimer les problèmes dans la situation à Argos, et ainsi la situation en France. Il y a un esclavage défini des citoyens d'Argos. Cet esclavage vient directement d'eux-mêmes quand ils suivent volontairement et respectueusement le roi Egisthe et la reine Clytemnestre ; ils suivent, pour la plupart, à cause de la peur. Dans Acte II, comme la foule s'assemble à se lamenter les morts, la Pédagogue remarque : « Qu'ils sont laids ! Voyez, mon maître, leur teint de cire, leurs yeux caves. Ces gens-là sont en train de mourir de peur » (*Les Mouches*, 49). Mais cette observation n'est pas seulement unique à ceux qui vont à Argos de l'extérieur. Electre dit dans Acte I que « les gens d'ici sont rongés par la peur » (34). Malheureusement, le peuple d'Argos n'accepte ni ses vues ni ses mots rebelles pendant le jour de deuil. Leur esclavage à la peur est beaucoup trop fort. Au lieu d'essayer de contrôler cette crainte, ils crient : « Mais non, elle ment, elle est folle. Electre, va-t'en de grâce, sinon ton impiété retombera sur nous » (57). Mais Electre a une raison différente pour son esclavage : une haine paralysante envers le roi et sa mère, Clytemnestre. C'est sa haine de la reine avec laquelle elle ne peut vivre. La peur et la haine sont encouragées par la présence de Jupiter à Argos. Trois fois dans des scènes I et II d'Acte II, Oreste essaie d'arrêter la

cérémonie de deuil en leur expliquant pourquoi ils ne devraient pas le faire ; chaque fois, Jupiter le retient. Après qu'Electre est humiliée quand sa danse rebelle est confrontée par un signe surnaturel de Jupiter qui est censé de la rendre silencieuse, Jupiter déclare : « Voilà une histoire morale, ou je me trompe fort : les méchants ont été punis et les bons récompensés » (61). Jupiter encourage et maintient cette cérémonie de deuil en se servant de chaque occasion à ajouter au poids de leur esclavage.

Cet esclavage fait tomber le peuple à un état perpétuel du remors. Chez les citoyens d'Argos, il est montré le plus clairement par la cérémonie de deuil. Même la présence de ce deuil perpétuel montre, selon Sartre, l'incapacité des citoyens d'Argos (et ainsi, de la France) d'accepter responsabilité de toute action qu'ils prennent. La ville entière se sent coupable depuis le jour où Agamemnon a été meurtre, et on n'a rien fait pour arrêter l'injustice. En particulier, Clytemnestre se sent misérable. Elle demande à Oreste, avant qu'elle ne sache qui il est en vérité, si « [Ils t'ont dit] que la reine Clytemnestre était la plus coupable ? Que son nom était maudit entre tous » (38) ? Electre tombe aussi sur ce désespoir pitoyable : « Je n'ai que moi. Je suis une gale, une peste : les gens d'ici te le diront. Je n'ai pas d'amies...Demande à ma mère : je décourageais les cœurs les plus tendres » (33). Electre craint que sa mère collaborative et même la population entière la déteste à cause de ses idées. Une fois encore, Jupiter soutient ses craintes en encourageant le peuple à penser aux fautes qu'ils avaient commises, et en changeant la réprimande pour l'assassinat d'Egisthe au peuple.

Puisque les citoyens de la ville se sentent comme s'ils étaient des esclaves et dans un état perpétuel de remors, ils sont complètement inactifs contre l'injustice de la conspiration d'Egisthe et Clytemnestre. Il semble qu'Electre soit la seule personne à

Argos qui est prête d'agir contre eux. Elle dit à une statue de Jupiter, qui est faite en bois blanc, « tu sais qu'un coup de sabre te fendra net et que tu ne pourras même pas saigner. Du bois blanc ! Du bon bois blanc : ça brûle bien » (30-1). Mais, à la fin, elle recule même après qu'Oreste avait tué le roi et la reine. La tentation à se conformer est trop fort, et elle retombe sur l'inactivité. La foule à la cérémonie de deuil est aussi présentée comme inerte. Leurs seules objections à ce qu'ils sont forcés à faire sont les cris pour la pitié du roi ; ils ne considèrent jamais une rébellion contre la tyrannie sous laquelle ils se trouvent.

Oreste devient de plus en plus la manifestation de la vue sartrienne de la réponse propre à la situation en France. Egisthe et Jupiter discutent l'importance de continuer l'esclavage d'Argos (84) :

Jupiter :

La même secret pèse lourdement dans nos cœurs. Le secret douloureux des Dieux et des rois : c'est que les hommes sont libres. Ils sont libres, Egisthe. Tu le sais, et ils ne le savent pas.

Egisthe :

Parbleu, s'ils savaient, ils mettraient le feu aux quatre coins de mon palais. Voilà quinze ans que je joue la comédie pour leur masquer leur pouvoir.

Néanmoins, ils parlent d'Oreste avec d'urgence (86) :

Jupiter :

Oreste sait qu'il est libre.

Egisthe :

(vivement) Il sait qu'il est libre. Alors ce n'est pas assez que de le jeter dans les fers. Un homme libre dans une ville, c'est comme une brebis galeuse dans un troupeau. Il va contaminer tout mon royaume et ruiner mon œuvre.

Une personne vraiment libre est celle qui doit être crainte, tout ce qui est au cœur de la philosophie de Sartre. Ceci ne signifie pas, bien sûr, la liberté physique mais liberté en essence. Oreste se rend compte de cette liberté le jour où il tue sa mère et son époux, le roi. Il l'exprime le mieux quand il dit à Jupiter : « Je *suis* ma liberté ! A peine m'as-tu créé que j'ai cessé de t'appartenir » (111). Cette reconnaissance de la liberté est exigée chez Sartre avant qu'on ne puisse être capable de changer la situation à Argos (et conséquemment celle de la France).

En arrivant à cette décision, Oreste accepte la responsabilité de ses actes. Donc, selon Sartre, il change d'en-soi à pour-soi. Ce qui le mène à l'acceptance de l'acte qu'il doit prendre, en disant à Electre qu'il pense qu'il « peut-être leur tordrai-je le cou » (72) et qu'après ce moment-là « il n'y a plus rien eu au ciel, ni Bien ni Mal, ni personne pour me donner des ordres » (112). Il faut donc poursuivre une voie pour soi-même, sans les ordres des rois ou des dieux. Il sait qu'il doit arracher d'Argos la tyrannie d'Egisthe et Clytemnestre. Après qu'Oreste donne un coup d'épée à Egisthe, le roi lui pose une question importante avec incredulité (87) :

Egisthe :

Est-ce vrai que tu n'as pas de remords ?

Oreste :

Des remords ? Pourquoi ? Je fais ce qui est juste.

En tuant Egisthe, Oreste se rend compte de la nécessité et des conséquences de ses actions. Pourtant, pour la première fois dans cette pièce, un acte est commis pour lequel lui ou elle ne se sent pas de remords basé sur les influences ni de Jupiter ni du roi et de la reine. C'est à ce moment où le ton change nettement, surtout dans l'argument de Sartre de la situation en France. Oreste ne s'arrête pas avant qu'il ne réprimande le roi de son acquisition d'une nouvelle signification de la justice : « Il est juste de t'écraser, immonde coquin, et de ruiner ton empire sur les gens d'Argos, il est juste de leur rendre le sentiment de leur dignité » (88). Il est impossible d'avoir des remords pour cet acte parce qu'après l'épiphanie d'Oreste, cet acte est tout à fait juste et justifié, en permettant à Sartre de rationaliser la résistance aux Allemands. En effet, Sartre semble se rendre compte que les nazis ont « un empire sur les gens » de la France et qu'il serait juste pour toute l'humanité (surtout la France) de quitter leur esclavage et de se révolter. Selon Jupiter lui-même quand il dit à Egisthe : « Quand une fois la liberté a explosé dans une âme d'homme, les Dieux ne peuvent plus rien contre cet homme-là. Car c'est une affaire d'hommes » (86).

C'est en effet cette proclamation-ci qui reflète les pensées d'Oreste et de Sartre à la fin. Ni les forces surnaturelles ni les autorités institutionnelles ne peuvent affecter l'action d'Oreste à ce moment-là. Il faisait ce qu'il était juste ; l'engagement peut être manifesté par les actes ; donc, il est juste de le faire. Les réactions des meurtres commis par Oreste d'Egisthe et Clytemnestre semblent réfléchir aux pensées de Sartre, comme il écrit allégoriquement de la France. Sartre craint la réaction du peuple et Electre. Sartre présuppose un coup d'état qui se manifeste par les assassinats d'Egisthe et Clytemnestre. (Encore une fois, Electre représente ceux en France qui haïssent la présence des

Allemands et le gouvernement Vichy tandis que le peuple d'Argos représente le peuple de la France.) Electre réagit avec hésitation. « Pendant des années, j'ai joui de cette mort par avance, et à présent, mon cœur est serré dans un étau. Est-ce que je me suis menti pendant quinze ans » (88) ? Les personnes qui ressemblaient à Electre en France voulaient que les Allemands quittent, n'importe quel prix, à cause d'une haine résolue. Cependant, Sartre craint qu'ils ne reculent de leurs désirs originaux et ne veuillent rentrer à la sécurité de l'ancien ordre, comme Electre qui, à la fin de la pièce, supplie Jupiter de se défendre : « Jupiter, roi des Dieux et des hommes, mon roi, prends-moi dans tes bras, emporte-moi, protège-moi. Je suivrai ta loi, je serai ton esclave et ta chose, j'embrasserai tes pieds et tes genoux...Je consacrerai ma vie entière à l'expiation. Je me repens, Jupiter, je me repens » (116). L'autre réaction est celle du peuple d'Argos. Leur réaction peut être plus horrificante à Sartre. Leurs exclamations à Oreste incluent : « Sacrilège ! Assassin ! Boucher ! On t'écartera. On versera du plomb fondu dans tes blessures. » « Je t'attacherai les yeux. » « Je te mangerai le foie » (119). Le peuple se consterne à ce qu'Oreste a fait sans considérer pourquoi il l'a fait. Ceci consterne aussi Sartre, et il semble qu'il suggère ici que l'extermination du contrôle allemand sur la France peut être vile, mais il faut que tout se passe.

D'après Sartre, et selon la logique des thèmes de liberté et d'authenticité personnelle, les collaborateurs français sont compatriotes, mais les Allemands n'ont aucun droit d'occuper la France. Bref, ils devraient être arrachés du pays. Oreste dit au peuple d'Argos : « O mes hommes, je vous aime, et c'est pour vous que j'ai tué... Vos fautes et vos remords, vos angoisses nocturnes, le crime d'Egisthe, tout est à moi, je prends tout sur moi » (120). Sartre est clair ici : la nécessité de la rébellion qui provient

de et, paradoxalement, mène à une liberté absolue. Selon Sartre, quand on pense que quelque chose est juste à faire et on le fait, on choisit cette action-là comme juste pour toute l'humanité. Pour cette raison ceux qui sont engagés par la Résistance peuvent justifier la rébellion comme un bienfait de toute l'humanité.

Pourtant Oreste, même s'il sait qu'il a fait la bonne chose, comprend qu'il ne peut forcer le peuple à être libre des remords. En ce qui concerne Electre, il dit que « ses souffrances viennent d'elle, c'est elle seule qui peut s'en délivrer : elle est libre » (105). Pour sa part, il peut prendre la responsabilité sur lui-même, parce qu'il est libre ; la seule bonne chose à faire en ce moment-là serait de faire tout ce qu'il pourrait libérer le peuple d'Argos, en prenant leurs poids (les mouches) d'eux.

Sartre ne veut pas simplement que la vie retourne à l'ancien ordre après la Guerre, car Oreste quitte Argos à la fin de la pièce. Il déclare qu'il prendra les mouches avec lui lorsqu'il partira, une action qui rappelle la philosophie de Sartre. Puisqu'Oreste prend la responsabilité de ses actes, il croit qu'il fait la bonne chose dans cette situation et pour toute l'humanité. En enlevant les mouches (ou la responsabilité) des gens d'Argos, il les prend leurs remords. En acceptant la responsabilité du crime, il reconnaît à la fois sa culpabilité et sa liberté : « Tout est à moi. Je prends tout sur moi. » A la fin, il remarque avec conscience et fierté : « Adieu, mes hommes, tentez de vivre : tout est neuf ici, tout est à commencer » (120). Les mouches vont partir ; le poids de la responsabilité du meurtre d'Agamemnon ne pèse plus sur eux. Sartre souhaite que le peuple commence de nouveau en France après s'être révolté contre les Allemands. La passivité du peuple reste toujours, car Agamemnon est décrit comme étant parce qu'Agamemnon « n'avait pas permis que les exécutions capitales eussent lieu en public » (18). D'après Sartre un

ancien ordre français reste intolérant de la liberté de l'homme et d'un nouvel ordre.

Cependant, Sartre décrit un nouvel ordre quand il écrit « tout est à commencer. » C'est précisément pour cette raison qu'Oreste ne veut pas le trône de son père.

Il est difficile d'imaginer exactement le contexte historique dans lequel *Les Mouches* a été présenté pour la première fois. Pourtant, si l'on examine le mythe grec et la dramaturgie dans les contextes philosophiques et politiques, le thème de la liberté personnelle reflète une attaque allégorique contre les oppressions allemandes pendant la deuxième guerre mondiale. Sartre regardait, sans doute, autour de lui-même un pays complaisant, esclavé par des remords et de la pitié dans leur situation. Pour lui, le remords ne signifie plus rien, car Oreste admet que ceux qui viennent de Corinthe (où il habitait pendant son absence d'Argos) souffrent quelquefois des remords. Néanmoins, ils acceptent leur remords, et qu'ils se battent contre l'ennemi—les Allemands et les collaborateurs français. Le choix d'un drame allégorique était donc si brillant : Sartre pouvait parler directement au public sous les nez des censures allemandes qu'il voulait déplacer. L'amour de Sartre pour *son peuple* est évident dans l'existence de *Les Mouches*, car il a vu ce qui se passait autour de lui comme une injustice, et il s'est engagé à changer la situation et à faire reconnaître par les Français l'importance de la liberté personnelle et de l'authenticité culturelle est devenu engagé à agir pour un changement. Le commencement de sa pensée politique (et ainsi, l'activité) de Sartre est placé en dedans de cette pièce. Car ses craintes de l'avenir de la France sont bien représentées, ainsi que ses espérances pour son renouvellement. De même qu'Oreste a commencé « une étrange vie » (120) en disant adieu aux citoyens d'Argos, et en les encourageant à « tentez de vivre, » Sartre doit faire la même. Comme cette tragédie de vengeance nous

explique, les vies des Français doivent être réformées malgré la douleur de l'angoisse, le besoin de rejeter la *mauvaise foi* de l'oppression politique, et la volonté de commettre les atrocités qui finiront par la réalisation de la liberté personnelle et de l'essence humaine. En vérité, la philosophie de Sartre dans *Les Mouches* propose une déclaration politique, et, en même temps, affirme une croyance à la liberté et l'authenticité personnelle.

Huis-Clos

D'après Catherine Savage-Brosman, *Huis-Clos* était, sans doute, la pièce la plus connue de Sartre (Brosman, 75). Il est vrai que c'est un texte très clair de sa philosophie, appliquée et mise en scène pour la première fois. D'ailleurs, *Huis-Clos* a été produit en 1944, un an après la publication de *L'Être et le Néant*, sa thèse philosophique. Donc, *Huis-Clos* il était beaucoup mieux connu en ce moment-là. Grâce au dialogue, sa pensée est vivante pour les spectateurs. Francis Jeanson a décrit *Huis-Clos* comme « a kind of ontological tragedy in which one of the essential components of our condition has been isolated from context and carried mythically to its limit » (« Le Théâtre de Sartre, ou les Hommes en proie à l'homme » 9).

Sartre a peut-être écrit *Huis-Clos* pour plusieurs raisons. Premièrement, il avait trois amis, et il voulait écrire une pièce où personne n'aurait un plus grand rôle que les autres. (À la fin, les trois amis n'apparaissent jamais.) Ensuite, il voulait qu'*Huis-Clos* exprime ses idées sur la liberté, l'endurcissement, et les rapports personnels. Tout ceci se passe dans le contexte de la France de 1943, quand Sartre avait commencé à écrire *Huis-Clos*. La Deuxième Guerre Mondiale continuait. Au moment où *Huis-Clos* a été présenté pour la première fois, l'Allemagne a eu l'avantage dans la guerre. Sartre était rentré de l'imprisonnement il y a trois ans, selon Simone de Beauvoir, un homme changé, et il avait bien participé brièvement à un mouvement de la Résistance—quoiqu'il n'ait jamais pris le rôle du chef. La même année où il a produit *Les Mouches* la première fois, il écrivait une autre pièce, *Huis-Clos*.

"Huis-clos" est un terme judiciaire. Si un procès est à huis-clos, le public n'est pas permis d'y assister. Evidemment, il est clair qu'on voit la même situation dans *Huis-Clos*. L'action se déroule dans l'enfer et il y a trois personnages principaux, qui sont seuls dans une salle. Le Garçon leur montre la salle éternelle séparément. Après que Garcin, Inès, et Estelle se présentent les uns aux autres, ils cherchent la raison d'être placés dans le même endroit. De plus, ils peuvent voir les personnes et les lieux qui leur étaient importants. Cependant, on ne voit que les personnes jusqu'à ce qu'ils cessent de parler. Peu à peu, tous les trois s'adaptent à la nouvelle situation, en apprenant de la vie des autres. Puis, ils découvrent la cause de la mort de chacun et le crime que chaque personne a commis pendant sa vie naturelle. D'ailleurs, les trois citoyens à la longue se rendent compte que leur situation est vraiment éternelle, et qu'ils doivent souffrir des conséquences de leurs actions sur terre. Inès s'en rend compte d'abord, Garcin et Estelle suivant. Vers la fin de la pièce, Garcin veut que la porte soit ouverte pour qu'il puisse se sauver. Estelle veut partir avec lui. Pourtant, quand la porte s'ouvre brusquement, Garcin décide de rester. A ce moment, Estelle le veut aussi. Ensuite, Garcin ferme la porte. Après que Garcin essaie de convaincre Inès qu'il n'est pas lâche, Estelle, se fâche contre Garcin, car il ne l'embrasse pas. En se sentant rejetée, Estelle frappe Inès plusieurs fois avec un coupe-papier. Quand Estelle se rend compte qu'Inès ne va pas mourir encore, ils rient tous. Finalement, Garcin se lève en disant, « Eh bien, continuons » (119), pour faire rouler le *match* éternel.

Pour mieux comprendre la philosophie politique présentée dans *Huis-Clos*, on doit analyser la situation et la perspective de Garcin, Estelle, et Inès. Joseph Garcin est

un brésilien de Rio, le premier à arriver dans la salle. Un garçon lui montre sa nouvelle salle. D'abord, il est tout à fait déçu de la vérité d'enfer (84) :

Garcin :

Où sont les pals ?

Le Garçon :

Quoi ?

Garcin :

Les pals, les grils, les entonnoirs de cuir.

Le Garçon :

Vous voulez rire ?

Garcin :

Ah ? Ah bon. Non, je ne voulais pas rire. (*Un silence. Il se promène.*) Pas de glaces, pas de fenêtres, naturellement. Rien de fragile. (*Avec une violence subite.*) Et pourquoi m'a-t-on ôté ma brosse à dents ?

Après avoir vu que les images d'enfer qu'on imagine toujours ne sont pas vraies, il se sent immédiatement plus à l'aise, en demandant au Garçon : « Je vous prie de m'épargner de vos familiarités. Je n'ignore rien de ma position, mais je ne supporterai pas que vous... » (84). Il parle au Garçon comme s'il se trouvait dans un hôtel, où les employés traitent les visiteurs avec respect.

Cette situation-là révèle le grand besoin de Garcin : être respecté. Dans sa vie, Garcin dirigeait un journal pacifiste. Quand la guerre s'est éclatée, il a fui au Mexique. On l'y a fusillé douze fois. Et toujours, il veut que tout le monde sache qu'il n'en a

jamais peur : « Je puis vous affirmer que je ne n'ai pas peur. Je ne prends pas la situation à la légère et je suis très conscient de sa gravité. Mais je n'ai pas peur » (88). Il pense toujours que ses amis croient qu'il est lâche. Et cela le gêne beaucoup parce qu'il voulait toujours être un héros. Il comptait sur une mort brave, surtout après il a fui le Brésil (112).

Garcin :

A la fin, j'ai pensé : c'est ma mort qui décidera ; si je meurs proprement, j'aurai prouvé que je ne suis pas un lâche...

Inès :

Et comment es-tu mort, Garcin ?

Garcin :

Mal...Je n'en ai pas honte. Seulement tout est resté en suspens pour toujours.

Garcin n'est pas sûr que tous les hommes comprennent ses intentions: être brave, fonder un journal pacifiste au Mexique, être un héros. Mais quand il voit ses amis, il est horrifié d'imaginer ce qu'ils pensent de lui: « Ils dodelinent de la tête en tirant sur leurs cigares ; ils pensent : Garcin est un lâche !...Voilà ce qu'ils ont décidé, eux, mes copains. Dans six mois, ils diront : lâche comme Garcin » (113). Il ne dirige ses pensées qu'à sa place de l'histoire.

Dès le début de la pièce, il dit qu'il met « sa vie en ordre » (92). Mais il ne fait jamais attention à son vrai *crime* : il a torturé sa femme, « parce que c'était facile...Voici une anecdote : j'avais installé chez moi une mulâtresse. Quelles nuits ! ma femme couchait au premier, elle devait nous entendre. Elle se levait la première et, comme nous

faisions la grosse matinée, elle nous apportait le petit déjeuner au lit » (101-2). Mais cela touche rarement ses pensées. Sa vie dans un bon ordre ne se rapporte qu'aux les hommes qui pensent peut-être que Garcin est un lâche. Les moments où Garcin fait mention de sa femme (y compris sa propre mort de chagrin) ne sont que des détails en passant. Il ne repent de rien sauf sa mort.

Et bien, son incertitude l'invite à subir à la torture. Il sait qu'il ne peut se justifier par ses actes connus par les hommes à Rio. Donc, il se tourne vers Estelle et Inès. Il finit par dire que « s'il y avait une âme, une seule, pour affirmer de toutes ses forces que je n'ai pas fui, que je ne *peux pas* avoir fui, que j'ai du courage, que je suis propre, je...je suis sûr que je serais sauvé » (114) !

Pourtant, Estelle ne peut le satisfaire. Elle est trop vite de le rassurer avec confiance qu'il n'est pas un lâche. Et Garcin croit qu'elle n'est pas honnête. Il se tourne donc vers Inès, parce qu'elle sait « ce que c'est que le mal, la honte, la peur...Oui, tu connais le prix du mal...C'est toi que je dois convaincre : tu es de ma race...Toi, toi qui me hais, si tu me crois, tu me sauves » (116). Cependant, Inès le torture quand il commence à essayer de la convaincre de son courage. Elle dit : « Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu...Tu n'es rien d'autre que ta vie » (117). Enfin, il ne peut être *sauvé*. Pour lui, « l'enfer, c'est les Autres » (118). Sans les Autres, Garcin serait libre de se voir comme il veut.

Estelle Rigault est aussi unique, comme les autres en vérité. Elle est une Parisienne qui était née très pauvre, mais elle s'est mariée à un vieil homme très riche. En arrivant à la salle, elle se triche avec sa naïveté. Elle se déçoit par les dénis. En ce qui concerne le Garçon, elle croit aussi qu'elle est passagère à l'hôtel. Le Garçon dit :

« Avez-vous encore besoin de moi ? » Ce à quoi elle répond : « Non, allez. Je vous sonnerai » (90). Elle n'a aucune main à la réalité.

Dans ses premiers contacts avec les autres, elle veut être à l'aise, malgré les autres (90) :

Estelle :

Mais ces canapés sont si laids...Celui-ci est à moi ? (*Au Garçon.*) Mais je ne pourrai jamais m'asseoir dessus, c'est une catastrophe : je suis en bleu clair et il est vert épinard.

Inès :

Voulez-vous le mien ?

Estelle :

Le canapé bourdeaux ? Vous êtes trop gentille, mais ça ne vaudrait guère mieux...Le seul qui conviendrait à la rigueur, c'est celui de Monsieur.

Garcin :

Le...canapé. Oh ! Pardon. (*Il se lève.*) Il est à vous, Madame.

Estelle :

Merci. Faisons connaissance puisque nous devons habiter ensemble.

Dans ce contexte « habiter » signifie presque « vivre », un choix de mot ironique, surtout par rapport à ceux qu'ils sont morts. Dès son arrivée, Estelle compte être civile et

gentille, selon sa vie bourgeoise. En effet, elle cherche la continuer dans ce nouveau milieu. Ses actions réalisent ces idées encore une fois quand elle est se dégoûte d'entendre dire le mot « mort ». Elle refuse à l'employer. « Si seulement vous vouliez bien ne pas user de mots si crus. C'est...c'est choquant...S'il faut absolument nommer cet...état de choses, je propose qu'on nous appelle des absents, ce sera plus correct » (91). Elle ne peut accepter le fait que sa nouvelle situation est éternelle.

D'ailleurs, elle est la dernière personne qui raconte son histoire pécheuse. Elle avait eu une affaire avec un homme très pauvre qui s'appellait Roger. Il voulait qu'elle quitte son époux et ait un enfant. Bien qu'elle ne l'ait pas voulu, une fille est arrivée. Puis, avec aucune émotion, elle finit sa confession. « Il y avait un balcon, au-dessus d'un lac. J'ai apporté une grosse pierre. Il criait : 'Estelle, je t'en prie, je t'en supplie.' Je le détestais. Il a tout vu. Il s'est penché sur le balcon et il a vu des ronds sur le lac » (104). Roger s'est suicidé, et Estelle est morte de la pneumonie.

Pourtant, elle ne s'inquiète que d'un jeune homme qui s'appelle Pierre. Il appartenait à elle. Mais maintenant, une fausse amie Olga sort avec lui. Ils dansent, et puis, Olga raconte l'histoire véritable d'Estelle, tout ce qui la fait pleurer; elle est tout à fait tourmentée.

Cette scène explique qu spectateur le grand besoin d'Estelle : être admirée par des hommes. Elle ne les aime pas nécessairement, mais elle a besoin de leur admiration. Et dans cette situation-ci, elle cherche le confort, en espérant que Garcin lui appellerait « son eau vive » (107) (comme d'autres amants lui avaient dit dans sa vie antérieure). Elle est torturée quand il ne le fera pas. Et quand Estelle refuse à tutoyer Inès, elle

répond qu'Estelle a « une plaque rouge » (99), tout ce qui la gêne beaucoup à cause de sa vanité.

Cependant Garcin reste son grand bourreau. Elle est dégoûtée par les avances homosexuelles d'Inès, et Garcin est l'homme. Il peut satisfaire le désir d'Estelle ; il peut l'admirer. Elle le séduit pour qu'il lui rende plus à l'aise. Pourtant, au moment où ils s'approchent l'un de l'autre, Garcin devient distrait. Elle dit avec un geste de dépit : « Ha ! Je t'ai dit de ne pas faire attention à [Inès] » (111). Elle devient très impatiente avec Garcin, qui n'arrive pas à remplir ses besoins.

Encore une fois, Garcin recule de ses avances. Il veut qu'Estelle ait de la confiance en lui, ce à quoi elle répond avec désespoir : « Tu as ma bouche, mes bras, mon corps entier, et tout pourrait si simple » (111). Et plus tard, après avoir essayé de nouveau de gagner l'admiration de Garcin, qui la refuse, elle dit : « Lâche ! Lâche ! Oh ! C'est bien vrai que tu es lâche » (115). Son salut à l'enfers est, effectivement, l'admiration de Garcin. Sans cela, elle ne doit souffrir que de la torture.

Inès Serrano est le dernier des trois personnages principaux. En tant qu'une employée aux Postes, elle arrive à l'enfers d'une façon différente que les autres. Elle n'a ni de questions ni de plaisanteries pour le Garçon. Au lieu de tout cela, elle croit immédiatement que Garcin est le bourreau physique. De plus, elle veut savoir où est Florence. Quand Garcin n'a aucune idée, elle répond : « La torture pas l'absence ? Eh bien, c'est manqué. Florence était une petite sotte, et je ne la regrette pas » (88). Elle coupe sa relation la plus familière bientôt après son arrivée, comme elle le dit, sans aucun regret.

Florence s'implique dans le crime d'Inès. Inès s'appelle une femme « déjà damnée » (102). Elle explique le déroulement du drame qui se finit par les morts de trois personnes (elle-même inclus) (102-3).

Inès :

Lui d'abord, ensuite elle et moi.

Garcin :

Il s'est tué ?

Inès :

Lui ? Il en était bien incapable...Non : c'est un tramway qui l'a écrasé...C'était mon cousin.

Garcin :

Vous avez été dégoûtée de lui ?

Inès :

Petit à petit. Un mot, de-ci, de-là. Par exemple, il faisait du bruit en buvant ; il soufflait par le nez dans son verre. Des riens. Oh ! C'était un pauvre type, vulnérable...Je me suis glissée en [Florence], elle l'a vu par mes yeux...Pour finir, elle m'est restée sur les bras. Nous avons pris une chambre à l'autre bout de la ville...Elle s'est levée une nuit ; elle a été ouvrir le robinet du gaz sans que je m'en doute, et puis elle s'est recouchée près de moi.

Sa mort ne la dérange pas beaucoup. Il semble qu'elle soit contente d'avoir fini son complot, tout ce qui découvre son grand besoin : avoir l'autorité sur les autres, surtout les femmes.

Inès se trouve contente à l'enfers quand elle est présentée avec une nouvelle victime : Estelle. Pour elle, à cause de sa constitution homosexuelle, Garcin n'est pas si important. Cela se fait voir clairement quand elle dit à Estelle : « En chemise ou non, je n'aime pas beaucoup des hommes » (93). Et plus tard (99) :

Estelle :

Je te plais ?

Inès :

Beaucoup !

Son but est de faire la même chose à Estelle qu'elle a fait à Florence. Mais elle est torturée par le rejet d'Estelle, qui séduait Garcin. Un tel rejet lui déplaît beaucoup, en le lui faisant essayer de nouveau, plus fortement. Enfin, elle supplie (109) :

Inès :

Estelle ! Mon eau vive, mon cristal.

Estelle :

Votre cristal ? C'est bouffon. Qui pensez-vous tromper ?...Je ne suis plus qu'une peau—et ma peau n'est pas pour vous.

Inès :

Viens ! Tu seras ce que tu voudras : eau vive, eau sale, tu te retrouveras au fond de mes yeux telle que tu te désires.

Estelle :

Lâchez-moi ! Vous n'avez pas d'yeux. Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que tu me lâches ? (*Elle lui crache à la figure.*)

Pour la première fois, Inès a trouvé une proie qui ne lui soumet pas. Mais Inès sait, sans aucun doute, qu'elle a besoin de la soumission d'Estelle, en disant à Garcin : « Je l'aurai, elle vous verra par mes yeux, comme Florence voyait l'autre » (106).

De plus, Inès est torturée par l'image de son ancien appartement. Il y a un couple là maintenant, et Inès ne peut les torturer. Elle n'a aucune autorité ni sur ceux-là ni sur Estelle, elle ne trouve donc aucune consolation dans sa situation.

Alors, Garcin, Estelle, et Inès se trouvent dans cette salle. Sartre a brillamment décrit ces trois personnages. Il voyait beaucoup de problèmes dans les citoyens de la France Occupée, qui se manifestent à travers *Huis-Clos*. Considérons premièrement le thème de la liberté et de l'esclavage, dont il y a beaucoup d'exemples dans la pièce, mais en particulier le bronze situé dans la salle (86) :

Garcin :

Et si je balançais le bronze sur la lampe électrique, est-ce qu'elle s'éteindrait ?

Le Garçon :

Il est trop lourd.

Garcin :

(*prend le bronze dans ses mains et essaye de le soulever.*)

Vous avez raison. Il est trop lourd.

Tout d'abord, il faut mentionner que l'électricité ne soit jamais coupée. Cependant le Garçon prend soin de ne pas dire qu'il est impossible de la couper. Le bronze représente donc la responsabilité personnelle pour les actes. Si Garcin était capable d'accepter la responsabilité, il pourrait soulever le bronze. Par conséquence, s'il pouvait soulever le bronze, il pourrait couper l'électricité, et il serait 'pour-soi'; tout ce qui aboutirait à la fin d'une grande partie de la torture : dormir et être soulagé par la ténèbres. Il pourrait se détendre et mettre sa vie en « ordre ». Mais Garcin n'en est pas capable.

C'est aussi le cas avec le coupe-papier, dont le rôle métaphysique n'est pas vu jusqu'à la fin. Enfin, quand Estelle veut tuer Inès, elle le prend et lui porte plusieurs coups. Ce coupe-papier devient donc un instrument de la torture à l'enfer. Estelle ne se rend pas compte que rien ne marche pour tuer les autres. Comme Inès dit, « c'est déjà fait » (119). Il est impossible de changer la situation avec le coupe-papier, il n'augmente que l'amertume des habitants de la salle. C'est une image claire de la douleur de cet enfer.

Sartre voit aussi chez les Français d'une telle façon. On ne voit pas un rôle personnel dans l'Occupation, et on ne peut accepter la responsabilité pour les actes. Par conséquent, on est condamné à continuer la torture de l'Occupation (en essence, du point de vue personnel et national).

Selon Sartre, un autre élément de cette occupation est l'indifférence. Pendant toute cette période, les Français s'étaient adaptés à leur situation, comme dans la pièce où les personnages ne pensent jamais à se réformer. De leur perspective, il n'y avait aucune possibilité de changer. C'est une idée étrange aux personnages. Par exemple, Inès réprimande Garcin près de la fin de la pièce (117) :

Garcin :

Je n'ai pas rêvé cet héroïsme. Je l'ai choisi. On est ce qu'on veut.

Inès :

Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu.

Garcin :

Je suis mort trop tôt. On ne m'a pas laissé le temps de faire *mes* actes.

Inès :

On meurt toujours trop tôt—ou trop tard. Et cependant la vie est là, terminée ; le trait est tiré, il faut faire la somme. Tu n'es rien d'autre que ta vie.

D'après la philosophie de Sartre, Inès a de bonnes idées ici. Mais d'ailleurs, elle se contredit. « Je suis sèche. Je ne peux ni recevoir ni donner ; comment voulez-vous que je vous aide ? Une branche morte, le feu va s'y mettre » (106). Les Français ne se rendent pas compte qu'il n'est jamais trop tard à se réaliser. Nos actes nous déterminent. Pourtant, comme Garcin, quelques Français ne s'en rendent jamais compte. Et, parmi lesquels qui le croient, il n'y en a pas beaucoup qui mettent en pratique cette croyance.

On devrait aussi souligner que chez Inès, cette résignation de vivre avec ses fautes et ses défauts est fondé sur la croyance qu'on a tout projeté : la salle, les trois habitants (avec les fautes et leurs vulnérabilités particulières), les mots qu'ils se disent, et les environs (la chaleur, le bronze, un coupe-papier). Estelle, sans doute, est très ardent au commencement, en disant : « je ne peux pas supporter qu'on attend quelque chose de

moi. Ça me donne tout de suite envie de faire le contraire » (94). Dans ce cas-ci, Inès veut bien la décourager. « Vous ne savez même pas ce qu'ils veulent » (94). Les actions de telles personnes sont, pour Sartre, dégoûtantes et inauthentiques. Malheureusement, il les voit partout. La complaisance des Français après l'envahissement allemand n'est que le dernier chapitre de France. Sartre croit que même s'il y avait une telle autorité, celle ne pourrait pas changer les actes des hommes.

Ces deux thèmes, la liberté et l'indifférence, sont clairement vus dans la situation où la porte s'ouvre brusquement. Les trois décident de rester au lieu de quitter. Chez les Français, Sartre voit que les gens aiment leur situation. Comme les personnages, ils ont l'occasion de réaliser leur liberté, mais on continue à vivre en mauvaise foi. De plus, les gens, comme Garcin, ferment personnellement la porte qui les sépare de la liberté. En faisant allusion à Inès, Garcin se justifie : « c'était à cause d'elle que je suis resté » (116). Il s'inquiète de sa place dans l'histoire, ainsi que les Français. Cependant, Sartre dit qu'on ne peut compter sur les âges suivants de le placer correctement dans l'histoire. Selon lui, qui sait où on finira ? Et Garcin, comme les Français, fait face à ce problème, à cause de son esclavage *volontaire* et la résignation qui en provient.

De plus, il y a le thème des rapports personnels. Cela joue un grand rôle politique et c'est le cas aussi dans *Huis-Clos*. Les Français, comme les personnages, veulent se connaître parfaitement comme des êtres humains. Pourtant, dans le milieu du témoignage personnel de Garcin, il demande à Inès (101-2) :

Enfin voilà : [ma femme] m'admirait trop. Comprenez-vous ça ?

Inès :

Non. On ne m'admirait pas.

Garcin :

Tant mieux. Tant mieux pour vous. Tout cela doit vous paraître abstrait.

Ils ne peuvent pas se comprendre. Pourtant veulent-ils se comprendre ? Au milieu du récit d'Inès, Garcin l'interrompt en demandant si Florence était blonde ? Inès est un peu agacée. Après qu'ils se connaissent « nus comme des vers » (100), ils sont tous prêts à se torturer les uns les autres. Ils s'y amusent jusqu'au point que Garcin déclare que « l'enfers est les Autres. » Sartre ne pense pas que ce soit toujours le cas. Cependant ici, et parmi lesquels qui sont 'en-soi', c'est vrai. N'importe qui est là, si l'on est 'en-soi', les Autres sont l'enfer, parce que la paix n'existe pas sans responsabilité et engagement. Chaque être humain doit se rendre compte de soi-même pour éviter cette proclamation noire. Pour ceux qui sont pour-soi, on peut bien profiter des rapports personnels. En ces cas, on profite des amis, parce qu'on peut partager les actes et les désirs pour améliorer la situation de soi-même et, par conséquence, la situation de toute l'humanité.

Il est important de se rappeler qu'il y a trois grands besoins de ces personnages : le respect, l'admiration, et l'exercice de l'autorité. C'étaient les mêmes besoins que Sartre croyait que les Français voulaient remplir en 1944. (Probablement, ces trois besoins existent toujours, où qu'il y ait des gens 'en-soi'.) Pourtant, Sartre croit que ces motivations ne sont pas bonnes. En fait on encourage son esclavage, parce qu'on dépend des autres : peut-être la famille, les personnes, le gouvernement, ou les institutions. N'importe quoi. Cette situation mène à un déterminisme, un ennemi dans le cadre philosophique de Sartre. Si l'on fait ce qu'on croit être juste, comment est-ce que

quelqu'un peut le juger ? Si l'on est confronté par une situation qui exige une décision, il n'y a personne qui la comprend bien; et il faut qu'on décide par les circonstances et le courage individuel. Pourtant, ces personnages (et les Français) sont aveugles à tout cela, à cause de leurs volontés. Donc, l'enfer est en fait les Autres pour eux.

Huis-Clos est bien différent de *Les Mouches*. Dans *Les Mouches*, Sartre sonne un appel clair aux Français : se libérer, ne pas repentir, et se révolter contre les Allemands. Cependant, il n'y a pas assez d'espoir dans *Huis-Clos*. Il n'y a aucune possibilité réelle de se réformer. La réalité de la situation reste invariable : les Français vont rester comme ils sont--cruels, des esclaves à eux-mêmes, en angoisse, et parlysés par la peur et l'insécurité. Dans *Les Mouches*, Sartre est clair quand Oreste dit : « Adieu, mes hommes, tentez de vivre : tout est neuf ici, tout est à commencer. » Cependant, dans *Huis-Clos*, il n'y a aucun de cet espoir (119) :

Inès :

Nous sommes ensemble pour toujours. (*Elle rit.*)

Estelle :

(*éclatant de rire*) Pour toujours, mon Dieu que c'est drôle !

Pour toujours !

Garcin :

(*rit en les regardent toutes deux*) Pour toujours !

(*Ils cessent de rire et se regardent. Garcin se lève.*)

Eh bien, continuons.

Ce qui est vraiment tragique à Sartre est ceci : les Français sont complètement *contents* de rester dans cet état. Il n'y a pas de fin; il n'y a pas de responsabilité; il n'y a pas de liberté. On est coincé comme esclaves, et on en rit.

Sans être engagé à se choisir par les actes, on fait face à la réalité et l'éternité. Chez Sartre, l'optimisme est vraiment mort, pour ceux qui choisissent de rester dans l'état d'en-soi. *Huis-Clos* est donc un avertissement aux Français, en faisant des déclarations politiques et philosophiques.

Conclusion

De la perspective politique, Sartre s'est beaucoup changé après la deuxième guerre mondiale, en mettant en pratique et en action ses idées métaphysiques et éthiques. Avant la Guerre, il ne s'intéressait pas à la politique. Mais après, il voyait le besoin d'être engagé. En 1948, il est devenu membre du Rassemblement Démocratique Révolutionnaire, un groupe neutre, parce qu'il ne pouvait plus soutenir ni l'Union Soviétique ni les Etats-Unis.

Après avoir quitté le groupe l'année suivante, Sartre s'est mis à examiner de nouveau ses vues politiques. Il a décidé d'accepter le marxisme quand il a abandonné son idéalisme, et ses liens aux communistes ont duré jusqu'à sa mort en 1980. Mais Sartre n'a jamais accepté la politique de l'Union Soviétique, en condamnant les envahissements actifs de la Hongrie en 1956 et de la Tchécoslovaquie en 1968, aussi bien que les camps de travail des années cinquantes.

D'ailleurs, Sartre a continué à développer et élaborer ses idées politiques. On voit, par exemple, des rapports entre *Les Mouches* et *Le Diable et le Bon Dieu* : Gœtz joue un rôle analogue à celui d'Oreste dans *Les Mouches*. De plus, dans Acte III, Gœtz dit à Heinrich : « Ah oui, il y a l'Enfer. Eh bien, ça me changera ». Heinrich lui répond : « Ça ne te changera pas : tu y es » (449). Comme Oreste, Gœtz se réduit à l'esclavage des autres (dans ce cas, le diable et Dieu). Cependant, Dorothy McCall fait une bonne comparaison entre ces deux pièces : « In 1951, the revolutionary Gœtz, rejecting God and all other absolutes, discovers his fellow man and takes command of the

peasant army. In both [*Les Mouches*] and [*Le Diable et le Bon Dieu*] the dénouement involves not only the hero's liberation, but also his salvation » (42).

De plus, quelques auteurs voient des similarités entre *Huis-Clos* et *Les Séquestrés d'Altona*. En tant qu'une allégorie, *Les Séquestrés d'Altona* présente une situation affreuse et horrifiante de la torture des Algériens par les Français. Cependant, afin de cacher la réalité de la situation, Sartre fait dérouler l'action en Allemagne qui représente un des thèmes principaux, comme celui dans *Huis-Clos*. D'ailleurs, selon Catharine Savage-Brosman, « The dynamics among these five characters [recall] the ceaseless conflicts in *Huis-Clos* » (95). Sartre continue donc à essayer de changer les Français par le théâtre.

Pendant les trente dernières années de sa vie, Sartre écrit de moins en moins du drame et des romans. En se concentrant sur les causes qu'il croyait être justes, il a visité beaucoup de pays : la Chine, le Japon, l'Égypte, et ceux de l'Europe d'est. Il a présenté des conférences, a participé aux protestations, et a fait beaucoup de déclarations contre l'injustice et l'oppression. De plus, Sartre n'a pas limité ses critiques aux pays étrangers' au contraire, il a sévèrement critiqué son propre pays. En particulier, il a réprimandé De Gaulle et la constitution de la République Cinquième. En voyant l'oppression politique française contre l'Algérie, il a soutenu le mouvement d'indépendance de ce pays. De plus, il était actif plus tard dans la vague des étudiants français en mai 1968 contre le système universitaire et la police.

Sartre a bien représenté ses vues politiques dans sa vie. D'après sa philosophie et sa politique, il faut mettre en pratique les idées métaphysiques et éthiques. Dans ses écritures et ses actions, il n'a cessé de réaliser ses principes. Comme nous avons déjà vu, la deuxième guerre mondiale et l'occupation allemande de France lui ont présenté une

crise de conscience. Les circonstances politiques et policières l'ont empêché d'agir contre un système totalitaire. Néanmoins, le drame lui a présenté le moyen de protester contre une telle condition et, en même temps, de faire voir la lâcheté, l'inauthenticité, et l'angoisse des Français. En empruntant au mythe grec, il représente dans *Les Mouches* la façon et les résultats d'une protestation contre l'oppression politique. En décrivant dans *Huis-Clos* une situation imaginaire dans l'enfer, il examine les regrets et la douleur qui résultent de l'insécurité et l'hypocrisie. Dans une certaine mesure, ces deux pièces dramatiques, qui lient la théorie et la pratique, deviennent donc pour Sartre des exemples d'une moralité qu'il a mise en action pour le reste de sa vie.

Bibliographie

Anouilh, Jean. Antigone. Nouvelles Pièces Noires. Paris: Les Editions de La Table Ronde. 1967.

Brosman, Catherine Savage. Jean-Paul Sartre. Boston: Twayne Publishers. 1983.

Giraudoux, Jean. La Folle de Chaillot. Paris: Editions Bernard Grasset. 1946.

Jeanson, Francis. Sartre dans sa vie. Paris: Seuil. 1974.

-----, « Le Théâtre de Sartre, ou les Hommes en proie à l'homme, » Livres de France.
Vol. XVII, 1 Janvier 1966.

McCall, Dorothy. The Theatre of Jean-Paul Sartre. New York: Columbia University Press. 1969.

McIntyre, H. G. The Theatre of Jean Anouilh. New Jersey: Barnes & Noble Books.
1981.

Sartre, Jean-Paul. Existentialism and Human Emotions. New Jersey: Citadel Press.
1957.

-----, Huis-Clos. Théâtre. Paris: Editions Gallimard. 1962.

-----, Le Diable et le Bon Dieu. Théâtre. Paris: Editions Gallimard. 1962.

-----, Les Mouches. Paris: Editions Gallimard. 1947.

-----, Les Séquestrés d'Altona. Théâtre. Paris: Editions Gallimard. 1962.